

a été divisée en vingt-six portions, mais huit chiens l'ont refusée ; ils ont eu du pemmican. La glace devant nous n'est pas engageante. Ces murs de glaçons entassés sont désespérants, et il n'y a aucune perspective d'amélioration.

"A midi, j'ai pris une observation ; nous sommes par $95^{\circ} 59'$. Il est étonnant que nous ne soyons pas plus loin : malgré nos efforts, nous n'avancions guère... Je me suis aperçu depuis longtemps qu'il est impossible de parvenir jusqu'au Pôle même ou dans son voisinage immédiat, sur une banquise aussi tourmentée et avec les chiens que nous avons. Si seulement ils étaient plus nombreux ! Que ne donnerais-je pas maintenant



LE CAMPMENT PAR $96^{\circ} 14'$, 8 AVRIL 1895.

pour avoir ceux de l'Olenek ? Il nous faudra tôt ou tard rebrousser chemin..."

D'autre part, Nansen persiste à penser que les progrès de sa marche, si lents qu'ils soient, devraient l'avoir conduit beaucoup plus au nord. Est-ce que la glace sur laquelle il piétine, non contente de lui opposer les mille accidents de sa surface, le repousserait vers le sud dans une dérive continue ? C'est la seule explication plausible. Mais alors à quoi bon s'obstiner dans une lutte inutile ?

"Vendredi, 5 avril. — Notre latitude à la date d'hier était de $83^{\circ} 6'$... Devons-nous essayer d'atteindre le 87° degré ? Je doute que nous y parvenions si la glace ne s'améliore pas."

Loin de s'améliorer la glace empire encore. "Hier, écrit Nansen le 6 avril, je suis arrivé aux limites du désespoir, et quand nous nous sommes arrêtés ce matin, j'avais presque décidé la retraite. Nous irons cependant de l'avant un jour encore, afin de constater si la glace est réellement aussi mauvaise qu'elle le paraît du sommet de l'amoncellement, haut de 30 pieds, près duquel nous avons installé notre campement. Nous avons fait à peine 4 milles hier : des crevasses, des entassements, la glace raboteuse interminablement... On dirait une immense moraine dont les rochers seraient des glaçons. Soulever les traîneaux pour passer chaque aspérité est un labeur qui fatiguerait des géants..."

Le dimanche 7 avril 1895 fut le dernier jour de marche de Nansen et de Johansen vers le Pôle.

Ils levèrent le camp à 2 heures du matin et ils avancèrent tant qu'ils purent au milieu du chaos. Puis il devint impossible aux traîneaux de continuer.

Nansen, à patins, parcourut encore quelques centaines de mètres sur la banquise polaire, inviolée avant lui. Il monta sur le plus haut hummock. L'entassement chaotique des blocs de glace s'étendait jusqu'aux limites de l'horizon. Persister davantage eût été folie. Si les voyageurs doivent rencontrer beaucoup de glace semblable dans la direction de la terre François-Joseph, ils n'auront pas trop de temps, de vivres et de forces pour parvenir à la seule place où est le salut.

"J'ai donc déterminé, écrit Nansen, de m'arrêter et de mettre le cap sur le cap Frigely. Nous avons campé, et sous la tente dressée au point le plus septentrional qui ait jamais été atteint, nous nous sommes offert un banquet de lobsouse, de pain et beurre, de chocolat sec, de compote d'airelles rouges et de petit lait bien chaud. Puis, avec une sensation délicate, oubliée depuis longtemps, de rassasiement et de bien-être, nous nous sommes glissés dans notre cher sac, notre meilleur ami."

Quand Nansen et son compagnon se réveillèrent le matin du 8 avril, le drapeau norvégien qu'ils avaient arboré flottait par environ $86^{\circ} 14'$ de latitude nord et 95° de longitude est. Ils n'avaient pas atteint le voisinage immédiat du Pôle, ni même le quatre-vingt-septième degré, objet de leurs suprêmes efforts. Pourtant ils avaient dépassé de $2^{\circ} 50'$ la latitude de Lockwood, battu de 314 kilomètres et demi le record établi en 1883.

Ils étaient à 418 kilomètres (la distance de Paris à Clermont Ferrand) du Pôle mathématique.

EN ARRIÈRE !

Du 21 juillet 1893 au 7 avril 1895, pendant près de vingt et un mois, la devise de Nansen avait été : En avant ! A partir du 8 avril 1895, ce fut : En arrière ! Mais cette retraite fut la partie la plus surprenante et la plus émouvante du voyage. Nansen et Johansen y dépensèrent une incroyable somme d'énergie physique et morale.

Mardi, 9 avril. — L'étape d'hier fut la première du retour au pays et au home. Nous prévoyions la même glace impraticable ; aussi notre surprise fut-elle grande lorsque bientôt nous trouvâmes une surface fort passable, qui, rapidement s'améliora encore...

Samedi, 13 avril. — Je ne comprends pas cette subite modification dans la nature de la glace. Peut-être rencontrons-nous moins de diffi-

cultés parce que nous marchons à présent dans le sens des arêtes et des aspérités, de sorte que nous passons entre elles au lieu d'avoir à nous frayer un chemin par-dessus. De même, nous avançons parallèlement aux crevasses au lieu de les aborder perpendiculairement.

"Nous avons eu le malheur hier d'oublier de remonter nos monstres, qui se sont arrêtées. Pour retrouver approximativement l'heure de Greenwich, il me faut prendre une observation du temps et une observation de latitude, puis estimer aussi exactement que possible le chemin parcouru depuis le 8 avril, jour où j'ai pris notre dernière observation de longitude. J'espère qu'ainsi l'erreur ne sera pas considérable..."

La fête de Pâques qui tombait le 14 avril, fut consacrée — à un dîner d'extra bien entendu — et surtout aux longs calculs nécessaires pour retrouver l'heure. Les évaluations de marche et les observations ne s'accordaient guère : d'après les premières, Nansen croyait être parvenu à $15'$ plus au sud que ne l'indiquaient les secondes... "Est-ce que nous dérivions maintenant vers le nord ? se demande Nansen. Ce serait excellent pour le Fram, mais peu rassurant pour nous." Quant à la longitude, Nansen supposa qu'elle était de $83^{\circ} 40'$ E. : ce chiffre n'était certainement pas exact, mais s'il le prenait désormais pour base de ses calculs, il n'aurait plus tard, quand il connaîtrait la longitude vraie, qu'à leur faire subir une correction uniforme.

"Mardi, 16 avril. — Comme nous étions sur le point de partir, à une heure hier matin, un de nos meilleurs chiens, Baro, prit la fuite. Je multipliai les appels, je fis le tour des hummocks à sa recherche, mais je ne vis rien que la glace bouleversée et entassée, étagée à l'infini ses crêtes abruptes ; à l'extrême nord le soleil de minuit étincelait. Le monde glacé révait, baigné dans la froide clarté du matin. Nous nous étions résignés à partir sans le chien, quand nous l'aperçûmes, très loin derrière nous, suivant nos traces. Il avait manifestement honte de lui-même, finit par revenir, et, sans nouvelle tentative de fuite, se laissa harnacher en me regardant avec des yeux qui imploraient mon pardon. J'avais eu l'intention de le battre : ses yeux me désarmèrent.

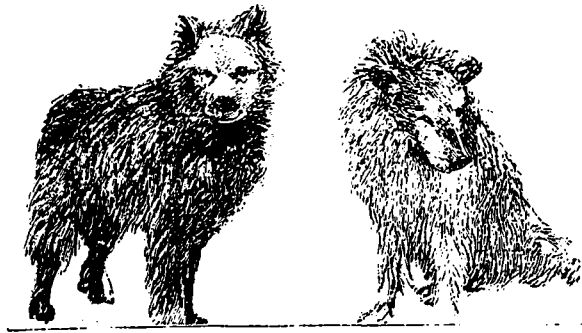
"...Un peu plus loin, je m'aperçus que j'avais égaré le compas et je retournai sur mes pas. Je le trouvai, mais en chemin je fus incommodé par la chaleur. Une mollesse m'envahissait, et, quand je regagnai les traîneaux, Johansen s'était endormi, lézardant au soleil... le thermomètre marquait 26° au-dessous de zéro.

"Mercredi, 17 avril. — La glace que nous traversons actuellement paraît être la même que celle qui entoure le Fram. Effectivement nous sommes parvenus à peu près dans la région où se poursuit sa dérive.

"...Nous allons à grands pas en même temps vers la terre et vers l'éte. Ce n'est plus un ennui maintenant de se lever matin, avec une bonne journée de marche en perspective, de cuisiner, de dormir au chaud dans le sac et de rêver aux joies du retour à notre home... Notre home..."

Une seule ombre au tableau : l'égorgement des chiens. "Hier, tel chien a été tué," est un lugubre refrain qui revient à chaque page du journal de Nansen. A l'égorgement, Johansen et lui essayent de substituer la strangulation. Ils emmènent le chien destiné au sacrifice à l'écart, derrière un hummock, afin de laisser ignorer aux autres ce qui se passe. Ils lui passent une corde autour du cou, et chacun tire de son côté, de toutes ses forces. Mais la corde échappe à leurs mains gelées, et la pauvre bête n'est qu'à moitié étouffée. Il faut revenir au couteau, et c'est horrible. Un coup de fusil serait un moyen plus simple et plus humain : ce serait gaspiller des cartouches. Les survivants, de moins en moins nombreux, sont devenus friands de la chair pantelante de leurs compagnons d'attelage.

Le 20 avril fut une rude journée. Une crevasse particulièrement large, aux abords escarpés, les retint pendant plusieurs heures. Le soir, il firent une rencontre intéressante : ils se trouvèrent en présence d'une énorme pièce de bois plantée obliquement dans la banquise, sorte de poteau indicateur sur la route de la dérive. C'était, autant qu'on put juger Nansen, un tronc de Mélèze Sibérien. On en eût fait un bon feu, mais il fut impossible de le retirer de la glace. Johansen se contenta de graver leurs



LES DEUX DERNIERS CHIENS

initiales dans ce bois destinée à atterrir, un jour ou l'autre, sur les côtes groenlandaises.

Le 25 avril, nouvel incident propre à leur rappeler que tout n'est pas glace sur notre globe : ils reconnaissent tout à coup une piste de renard fraîchement marquée dans la neige. Que diable ce renard pouvait-il faire dans ces parages ? En même temps ils constatent, à des signes non équivoques, que l'animal n'a pas été totalement privé de nourriture. La terre serait-elle proche ? instinctivement Nansen regarde autour de lui ; mais tout est neige et glace.

(A suivre)